

Cinquantième de l'Accord de l'Elysée

Les Français enfants de soldats allemands et le «poison du secret»

L'anniversaire de l'accord entre les deux pays a été célébré hier. Le récit de Chantal, fille d'un sergent de la Luftwaffe

Jean-Noël Guénod Paris

Le 22 janvier 1963, le président Charles de Gaulle et le chancelier Konrad Adenauer signaient le Traité de l'Elysée, qui scelle la réconciliation entre la France et l'Allemagne. Hier, cet anniversaire a été célébré à Berlin. Pour Chantal Le Quentrec, cette journée fut empreinte d'une émotion particulière. Cette secrétaire déléguée de l'association *Cœurs sans frontières* (site: www.coeursansfrontieres.com) fait partie des 200 000 personnes nées en France sous l'Occupation des amours entre des militaires allemands et de jeunes Françaises. Pour 24 heures, elle fait le récit de son long combat pour dissiper «le poison du secret».

Paris vient d'être libéré de l'occupation nazie lorsque Chantal y voit le jour, le 29 août 1944. Sa mère, une paysanne de 23 ans, a quitté sa région natale, la Normandie, pour accoucher dans l'anonymat protecteur de la grande ville. Toni est le premier homme que la jeune femme a aimé. Ce sergent de la Luftwaffe est cantonné depuis 1942 dans une ferme normande, dont la future maman de Chantal est la jolie domestique. Ce qui devait arriver survient. La petite Normande est enceinte et Toni quitte la France.

Une question lancinante
«A 5 ans et demi, lorsque j'ai quitté ma nourrice, j'ai éprouvé une grande surprise en apprenant que j'avais un père. J'ignorais alors qu'il y avait des papas! Ma mère a construit toute une histoire à propos de celui qui allait devenir son mari, afin que je sois persuadée qu'il était bien mon père. Et il se comportait d'ailleurs comme tel, avec gentillesse et tendresse. Mais comment vous l'expliquez? - J'ai toujours su qu'il n'était pas mon père. Je l'aimais certes beaucoup. Toutefois, je ne pouvais pas me défendre de la certitude que mon papa était quelqu'un d'autre. Quoi? Cette question a hanté mon enfance.»
A 9 ans, Chantal apprend en classe l'Occupation de la Normandie par les troupes allemandes.



Chantal Le Quentrec, fille d'un sous-officier de l'armée de l'air allemande, et une photo de son père, qu'elle n'a jamais retrouvé. ©



«Un secret de famille, c'est un poison. Il vous ronge et rongé aussi votre descendance. Au fil des générations, la nature du secret est oubliée, mais le malaise demeure»

Chantal Le Quentrec

«Sur le chemin de l'école à la maison, j'ai fait le lien. Pas de doute, j'étais la fille d'un militaire de l'armée ennemie! Puis, comme les Allemands étaient alors tellement haïs, je me suis dit qu'il devait être Autrichien, ça me semblait moins grave. D'embêlé, j'ai déclaré ma trouvaille à ma maman, qui m'a flanqué une correction terrible avant de m'expliquer aulil. J'avais touché juste. D'autant plus que mon père nourricier m'a doucement consolée. Je me suis dit que mon vrai papa aurait été aussi fier que maman. C'est alors une double vie qui a commencé. Une vie officielle, où je faisais semblant de croire à ce que me disaient mes parents. Et une vie intime, où je

savais que tout ça était faux. Un secret de famille, c'est un poison. Il vous rongé et rongé aussi votre descendance. Au fil des générations, la nature du secret est oubliée, mais le malaise demeure.»

La vérité par petits bouts
Chantal apprend la vérité, par petits bouts: «Enfant, je tombais souvent malade. Et je suis certaine que c'est ce secret qui a perturbé ma santé. Alors que j'avais 17 ou 18 ans, devant mon insistance, ma mère m'a avoué que mon vrai père était un sous-officier de l'armée de l'air allemande, d'origine autrichienne. Elle m'a piégée en me faisant jurer de ne jamais en

parler à mon père nourricier. J'ai donc continué à vivre dans ce mensonge, même plus tard devant mes enfants.»

«Il y a après ça, ma mère m'a donné la photo de mon père biologique, Toni, dont elle n'était pas certaine du nom de famille, Kauter, lui a-t-il semblé. Vers 60 ans, j'ai entrepris des démarches auprès de la WstG, les archives militaires allemandes, alors que ma mère et mon père nourricier étaient tombés malades. Mes recherches ne pouvaient plus leur faire de la peine. Hélas, elles sont restées vaines. Toni demeure un jeune homme en uniforme sans que j'en sache plus. Mais le simple fait de chercher m'a apaisée.»